

Vingt-cinquième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Is 55, 6-9 ; Ph 1, 20-24.27 ; Mt 20, 1-16

Chers frères et sœurs, reconnaissons-le, cette parabole nous agace. Nous réprouvons le ton dur et âpre avec lequel le maître de la vigne répond aux récriminations, bien compréhensibles, des ouvriers de la première heure. Nous nous indignons de la mise en scène indélicate qui les fait attendre — eux, qui plus fatigués que les autres, mériteraient assurément de rentrer chez eux en premier — pour désintéresser d’abord, sous leurs yeux — et de quelle manière —, ceux qui sont arrivés tout à la fin de la journée de travail. Que le maître fasse ce qu’il veut de son bien, soit ! Mais, au moins, pourrait-il faire ses largesses arbitraires et excentriques hors de leur vue, au lieu de les vexer de la sorte.

Or, vous l’avez bien compris, cette mise en scène au cœur de la parabole n’est pas un détail. La sentence qui la conclut — «les derniers seront premiers et les premiers seront derniers» — nous montre au contraire, qu’elle en constitue un élément essentiel. En fait, toute cette petite histoire semble écrite pour nous faire réagir, et donc nous inciter à réfléchir. Non pas avec des cogitations humaines mais, en entrant — comme nous l’a dit le prophète Isaïe — dans les chemins de Dieu, «car mes pensées ne sont pas vos pensées, déclare le Seigneur. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes pensées au-dessus de vos pensées.»

La parabole, en effet, n’a pas pour but de nous dispenser un enseignement sur la justice sociale, les relations entre employeurs et salariés ou la question du juste salaire. Voilà pourquoi notre indignation et notre agacement sont des pensées trop humaines. Non, cette parabole est une parabole du Royaume : «Le royaume des Cieux est comparable au maître d’un domaine qui sortit dès le matin afin d’embaucher des ouvriers pour sa vigne.» Cette parabole contient donc un enseignement sur les rapports que nous devons entretenir avec le Père et celui qu’il a envoyé, le Christ, notre sauveur.

Et, dans nos rapports avec le Père, nous ne sommes pas dans une situation de stricte justice. L’entrée dans le Royaume, l’intimité avec Dieu, le salut, cela n’est pas un dû mais un don. Un don que le Père fait à tous ceux qui répondent à son appel, quel que soit le moment où cet appel résonne au cœur de l’homme. Tel est bien le point commun entre tous les ouvriers de la vigne : ils ont répondu à l’appel du Maître. Même pour les derniers venus qui attendaient désœuvrés sur la place que quelqu’un veuille bien les appeler. Leur attente, angoissée peut-être, était déjà, chez eux, une disposition à prendre leur part de labeur dans la vigne du Maître. Et le maître que leur donne-t-il ? «Ce qui est juste» à ses yeux de Père : un denier, le salaire d’une journée de travail ; la même rétribution à chacun des ouvriers.

Qu’est-ce donc que ce denier ? Comme la perle précieuse recherchée par le marchand, comme le trésor caché dans le champ, comme la graine de moutarde, le levain dans la pâte ou le filet jeté dans la mer — toutes réalités qui nous sont présentées par l’Évangile comme des images du Royaume —, le denier, c’est le Christ, le Christ lui-même. Car quand le Père fait un don, il donne tout, il donne son Fils, il se donne lui-

même. Voilà pourquoi tous reçoivent le même salaire, car quand le Père donne, il ne peut que tout donner. Ici-bas, toutefois, le Christ nous est donné sous des apparences humbles et pauvres comme une pièce de monnaie, dans la trame des événements de notre vie. Comme dans l'eucharistie aussi, où il se donne tout entier à chacun de ceux qui vont le recevoir, comme nourriture pour vivre selon sa Parole.

Cependant, contrairement aux relations entre les hommes où la rétribution du travail est due en stricte justice, le don du Christ est pure grâce du Père envers ses enfant car il les dépasse tellement que, malgré tous leurs efforts, ne peuvent pas le mériter. Voilà pourquoi les derniers sont comme les premiers, car le Maître fait grâce à tous : ouvriers de la dernière heure comme de la première. Voilà pourquoi les récriminations des premiers sont vaines, car ils ne méritent pas plus que les autres. Ils ont beau avoir répondu à l'appel du Maître, il leur manque une disposition fondamentale pour l'accueillir en vérité : la gratitude, l'action de grâces. Premiers appelés, par la grâce du Maître, à travailler à la vigne, ils sont derniers par leur ingratitude et l'endurcissement leur cœur.

C'est bien ce qui les oppose à l'apôtre Paul, lui qui aspirait tant à «être avec le Christ», à le recevoir comme prix de son dur labeur apostolique. Et pourtant, tiraillé par son désir de travailler dans la vigne du Seigneur, il se déclare prêt – comme nous l'avons entendu – à prolonger sa journée en ce monde, et à endurer de nouvelles peines, pour l'annonce de l'Évangile.

Vivre dans l'action de grâces pour l'appel reçu (même s'il exige parfois de nous de durs combats), loin des récriminations des ouvriers de la première heure, voilà ce à quoi nous engage finalement la parabole. Alors, comme l'écrit ailleurs saint Paul, tout ce que nous dirons, tout ce que nous ferons, sera toujours au nom du Seigneur Jésus-Christ, offrant par lui notre action de grâce à Dieu le Père (cf. Col. III, 17). Amen.